

Septembre 2006.

J'arrive sur le camp pour jouer un de mes spectacles. Nous sommes trois. Le comédien, l'administratrice de la compagnie et moi. La veille au soir, à l'hôtel, nous sommes tombés sur une bande de copains que nous avons à Roubaix. « Djamel, Nordine, qu'est-ce que vous faites là ? Ben et vous ?... « C'est là que nous avons appris qu'ils étaient fils de harkis et qu'ils étaient passés par Rivesaltes. C'est un double choc pour moi, qui ai passé mon enfance ici, qui suis allée à la rifle à Noël, à Collioure l'été, qui ai fait les cargolades à Font Romeu (tu penches ton pourou vers ta bouche, comme ça, et tu dois dire Carcassonne sans arrêter de boire, et si tu y arrives, tu es une vraie catalane), qui ai arpenté longuement avec ma grand-mère le marché de la place de la République.... Je ne savais rien.

En installant le décor dans une des baraques et en nous préparant à jouer, c'est une autre sensation qui m'étreint : nous sommes là, libres, le trac au ventre, dans l'attente de savoir si notre spectacle va émouvoir les spectateurs, mais les murs sont chargés de ce qui s'est passé ici, lourds de toutes ces souffrances que je perçois, mais que je ne pourrai jamais imaginer.

Au moment de faire entrer le public, une vieille dame me dit qu'elle vient des Etats Unis, qu'elle a été internée ici quand elle était enfant, qu'elle a vu sa mère monter dans le camion qui l'emmenait à Auschwitz. Elle me demande si je peux lui raconter le spectacle en anglais parce qu'elle ne parle pas notre langue. Ce que je fais, comme je peux. A la fin de la représentation, qui s'est déroulée dans une salle bondée, nous entamons un débat avec les spectateurs, et cette dame accepte de venir sur le plateau avec moi pour raconter son expérience. La fiction que nous avons patiemment tissée au fil des répétitions se mêle aux mots de cette dame, à ses silences, à son émotion et à celle du public, et je me dis que nous vivons là un moment rare que je n'oublierai jamais.

Plus tard, nous faisons la connaissance d'espagnols, qui sont venus avec leurs enfants, leurs petits enfants, avec lesquels nous parlerons politique, chanterons jusqu'à la tombée de la nuit des airs révolutionnaires.

Décembre 2013

Je suis dans ma maison à Roubaix. Toute ma famille est là, près de moi, occupée aux préparatifs du réveillon du jour de l'an, attentive à ne pas me déranger parce que suis dans la salle à manger en train de rédiger mon projet pour la direction du Mémorial du Camp de Rivesaltes.

Les odeurs de cuisine et les bruits assourdis de ceux que j'aime me parviennent, mais je reste concentrée sur ma feuille. J'ai écrit mes idées et plusieurs ébauches de plan sur tous les murs, et parfois je m'arrête et je repense à ce que j'ai vécu sur le camp sept ans plus tôt. Et je me demande si le projet que je suis en train d'élaborer sera à la hauteur de tout ce qui s'est passé à Rivesaltes.

Février 2014.

Je suis dans le bureau de Christian Bourquin. Tout en haut de l'Hôtel de Région. Immense bureau tout en vitres, suspendu dans le temps et dans l'espace. Deux canapés se font face. Au centre, une table basse avec une coupe de fruits. Des toiles de Viallat. Je me demande s'il fait venir ses fruits du Roussillon. Il vient vers moi dans sa minceur et sa démarche souple. Il me sourit et me tend la main. Je ne l'imaginais pas si fluet, mais je n'imaginais pas non plus la force qui se dégage de lui, de cette poignée de main franche, décidée. Il me fait asseoir en face de lui. Je me demande si je vais pouvoir me relever de ce canapé très chic et très profond et m'assied tout au bord pour pouvoir garder mon énergie.

Il me regarde, et me dit : « Vous savez, nous sommes aussi tendus l'un que l'autre. Vous parce que vous êtes en train de vous demander si vous allez être recrutée, moi parce que j'ai une décision difficile à prendre. Faisons donc connaissance en essayant d'oublier la situation dans laquelle nous nous trouvons ». Il est très calme. Très à l'écoute. Très bienveillant. Tout cela me met à l'aise. Nous parlons pendant plus d'une heure et je me sens de plus en plus libre. Nous dévions vers des sujets plus personnels. A la fin de l'entretien, il me serre longuement la main et me dit : « vous êtes recrutée. Et je suis heureux que ce soit vous. Vous avez une lourde tâche qui vous attend. Mais sachez que vous avez toute ma confiance, et que c'est un honneur pour moi de vous avoir choisie. »

En sortant, j'ai les jambes qui tremblent. Je vais boire un café au bar d'en face, aspire longuement la fumée de ma cigarette pour me calmer et comprendre ce qui m'arrive.

Août 2015

Je suis dans bon bureau, au Mémorial. J'écris ce texte pour l'inauguration et la première exposition temporaire. Et je remercie la vie.

Agnès Sajaloli

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com